

SITUATION DE L'IRLANDE.

De la nourriture.—du logement.—du vêtement.—des pauvres, des veuves et des orphelins chez la population agricole.

Après avoir vu, ce qui constitue la principale et même la seule nourriture du paysan irlandais, il nous reste à savoir si ces malheureux, dont l'existence s'écoule souvent sans qu'ils connaissent le goût du pain, ont au moins des pommes de terre en abondance. Les enquêtes parlementaires donnent à cette question une triste réponse. Elles nous prouvent que dans les temps ordinaires, c'est à peine si l'on trouve sur la table du petit fermier irlandais le tiers de ce qui serait nécessaire pour satisfaire la faim de sa famille. Nous ne parlons pas des trois mois (juin, juillet et août) qui s'écoulent entre la germination de la vieille récolte et la nouvelle, car la famine devient générale. Les herbes sauvages et surtout la moutarde sont les seuls aliments laissés à ces populations qui errent jour et nuit pour assouvir leur faim. Cette détresse se reproduit régulièrement chaque année. Les pauvres cessent alors de mendier, car personne ne peut donner; les maladies et le désespoir deviennent le partage d'un tiers de la population: le mal est à son paroxysme.

Si le lecteur désire connaître les lieux qui servent de logement à cette population infortunée, et que nous n'osons pas appeler des cabanes, il peut se figurer une hutte de vingt pieds de longueur sur treize de largeur, et des murs de huit pieds d'élévation construits en pierres sèches enduites de mortier d'un seul côté. Rarement ces huttes se composent de deux chambres; elles n'ont ni étag, ni plafond, ni plancher, presque jamais de cheminées. La fumée en sort le plus souvent par la porte ou un trou qui remplace la fenêtre. Elles sont couvertes de paille et de fèves de pommes de terre, c'est à dire que la pluie y pénètre presque sans obstacle, pour séjourner sur son sol inégal et ajouter l'humidité et les maladies aux inconvénients de pareilles habitations. Après deux mois d'excessives chaleurs dans la saison d'été, ces cabanes sont encore humides. Le plus petit agriculteur d'Angleterre n'en voudrait certainement pas pour loger ses cochons, tandis que le pauvre Irlandais est heureux de pouvoir y loger avec sa famille.

La cherté des combustibles ajoute encore aux horreurs de cette situation. La tourbe, le seul dont il soit possible de se procurer à un prix raisonnable, coûte encore trop cher pour ces familles misérables, qui sont réduites aux fagots et aux branches d'arbres qu'elles volent aux environs des bois et des marais. Le manque de feu contribue plus puissamment qu'en été, que la mauvaise nourriture et l'humidité à faire naître et à entretenir les maladies qui ravagent la population agricole.

Dans cet état de dénuement absolu, on comprend ce que peuvent être les vêtements de ces infortunés. L'homme qui n'a pas de famille peut avoir des habits; mais celui qui en a une n'élève jamais jusque là ses prétentions. Ceux qui ont des vêtements n'achètent jamais que les plus vieux qu'ils trouvent. Les enfants vont absolument nus jusqu'à l'âge de dix ans. Les fermiers qui ont un mouton ou qui peuvent acheter une tonte font filer la laine et fabriquer le draps. L'usage des souliers n'est pas connu pour les femmes; c'est à peine si les plus riches en portent à la main en se rendant à l'église pour les mettre en y entrant.

Beaucoup de paysans ne vont pas à la messe pour ne pas faire voir leur misère, et souvent, dans une famille, on ne possède qu'un habillement que l'on se prête pour aller, à tour de rôle, assister au saint sacrifice le dimanche. Les ecclésiastiques s'accordent à reconnaître qu'un tiers à peine des habitants peut se rendre aux offices, et cela faute d'habits pour couvrir leur nudité.

Quant au mobilier, c'est à peine si un tiers de familles possède un bois de lit et une paillasse pour mettre la paille. Mais toujours, que ce soit sur un lit ou à terre, tous les membres de la famille couchent rassemblés, afin de se tenir chaud et de pouvoir se couvrir. Les garçons et les filles de 16 à 20 ans couchent ensemble, les uns à la tête les autres au pied du lit, qui se place dans la partie de la hutte le mieux à couvert de la pluie. Des sièges en bois tiennent lieu de chaises. Un pot de fer, une hotte, un vase pour l'eau, un couteau, une fourchette de fer et deux ou trois assiettes en bois forment le reste du mobilier. Les familles qui ont un cochon se couchent autour de lui, afin de se garantir plus facilement du froid.

Que la misère pèse plus ou moins lourdement sur les familles d'agriculteurs, les parents ne peuvent songer à laisser les moindres ressources à leurs enfants si une mort prématurée les en sépare; aussi l'on se demande avec

inquiétude quel est le sort réservé, dans la classe de la société qui nous occupe, aux orphelins et aux enfants naturels?

Les paroisses se sont chargées longtemps des soins des uns et des autres, soit en les mettant dans des hospices, soit en les confiant à des gens à qui l'on payait leur entretien. Mais ce système soulevait de fortes objections au sein d'une population qui s'est librement condamnée à cette horrible détresse plutôt que d'abandonner sa foi. Les hospices ou les secours étant placés sous la direction du clergé anglican, il en résultait que les enfants étaient élevés dans le protestantisme. Cette conséquence révoltait ces infortunés paysans, qui souvent refusaient de payer les taxes levées pour la paroisse, et qui ont préféré se partager les orphelins ou les nourrir chacun quelques semaines au sein de leur famille plutôt que de les exposer à renier la religion de leurs pères. Il est des paroisses catholiques qui se sont associées pour subvenir aux besoins de ces pauvres enfants. Mais en général les voisins des parents décédés s'en chargent et les élèvent comme leurs propres enfants, cherchant à suppléer ainsi au vide affreux que laisse en Irlande l'absence des ordres religieux qui adoptaient autrefois ces infortunés.

Nous pourrions citer de nombreuses anecdotes faisant ressortir les nobles et pieux sentiments des paysans de l'Irlande, leur inépuisable charité, le dévouement avec lequel ils sacrifient jusqu'à la seule couverture qu'ils possèdent pour faire des vêtements aux orphelins qu'ils reçoivent chez eux afin de les arracher au protestantisme. Mais il est inutile de nous étendre davantage pour constater un fait admis par les enquêtes parlementaires, c'est que partout où la charité catholique se substitue à la loi protestante, elle fait beaucoup mieux dans l'intérêt de tous. On ne saurait trop admirer l'héroïsme de ce peuple, qui, sans avoir la moitié de la nourriture qui lui est nécessaire, se charge des enfants abandonnés sans pouvoir faire bouillir, comme il le dit naïvement, une pomme de terre de plus.

Les vieillards et les veuves chargées d'enfants ont un sort encore pire que celui des orphelins. Ces derniers peuvent se rendre utiles en grandissant, et l'espoir d'en tirer, dans l'avenir, quelques services, contribue à adoucir leur cruelle position. Mais que seront les vieillards, surtout s'ils n'ont plus de famille! En général, ils n'ont d'autre ressource que d'errer de cabane en cabane, sollicitant la charité. Ceux qui ont des enfants trouvent chez eux un abri et des secours, car la piété filiale est pour tout Irlandais le premier des devoirs; mais il arrive souvent que les enfants sont eux-mêmes si misérables qu'ils ne peuvent se procurer la nécessaire. Voici le genre de vie que mènent alors ces malheureux. C'est l'un d'eux que nous allons laisser parler:

« J'ai 88 ans. Après avoir passé en mer un grand nombre d'années de ma vie, je suis rentré dans mon pays. J'étais trop vieux pour continuer le métier de marin, et je suis revenu pour vivre en travaillant. Mes enfants sont hors du pays et ne peuvent m'aider d'aucune manière.

« J'ai travaillé pendant dix ans; mais en voici deux que je souffre de rhumatismes et que je suis dans l'impossibilité de rien faire. Dès lors je suis allé de maison en maison chez mes anciens voisins. Ils partagent avec moi leur repas et me donnent un lit de paille dans un coin. J'ai un drap et une demi-couverture que je porte avec moi. Je vais chez de petits fermiers, chez de vieilles connaissances que j'avais quand je mangeais mon propre pain, et chez quelq es-uns de leurs parents qui demeurent aux environs de la ville. Je préfère aller chez les gens de la campagne, parce qu'ils me donnent une place à leur feu et un lit de paille. En général, je reste une nuit dans chaque maison, et je pourrais même y rester deux nuits ou un plus grand nombre. Plusieurs seraient bien aises de me garder une semaine, mais je craindrais de les déranger. Quand je pense être resté trop longtemps dans un voisinage, je passe dans un autre. Quand j'arrive dans une maison, je demande pour l'amour de Dieu à y loger. Le seul refus que j'éprouve, c'est lorsqu'on n'a pas de paille pour me faire un lit. Quand je demande au nom de Dieu, ils croiraient commettre un péché de me refuser, quoique je sache bien que plusieurs aimeraient mieux m'être pas dérangés; mais je n'ai pas de motifs de me plaindre d'eux, car en hiver, comme en été, ils ne m'ont jamais reçu d'un air chagrin. »

Peut-on faire un élog plus éloquent de la charité du peuple d'Irlande?

L'existence des veuves est à peu près la même que celle des vieillards, avec cette différence qu'elles se procurent ordinairement un abri sur le bord de quelques marais, ou elles vivent des numéros de leurs voisins, car il n'existe dans le pays aucune industrie qui puisse fournir du travail à une femme;